Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 10

Artikel: Les chercheurs de trésors : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180353

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

la prononciation patoise et primitive, qu'on retrouve l'étymologie de la plupart de nos noms locaux, que les savants vont quelquefois chercher à grande peine dans les langues d'Homère et de Cicéron.

L. Reymond.

Une leçon d'équitation.

Episode d'une revue à Morges.

C'était au temps des fusils lisses,
Deux brillants cavaliers, gloires de nos milices,
Commandaient la revue. On était au repos
Et des groupes joyeux entouraient les faisceaux.
Le soleil était chaud et sous le ciel superbe,
Nos troupiers fatigués se délassaient sur l'herbe;
Tandis que les mamans, les femmes ou les sœurs
Ouvraient joyeusement les paniers aux douceurs!

Suivons nos officiers qui trottent côte à côte
Et s'en vont demander au généreux La Côte,
A cet ami si doux qu'en Vaudois nous aimons,
La force, la vigueur, qui manque à leurs poumons.
L'un était commandant et l'autre était tout franges;
Le premier, homme noir, aux sourires étranges,
Dont la moustache était comme des fils d'acier,
Me parut en ce jour le type du guerrier.
Le major, blond, bien fait et grand de stature
Avait le regard fier et portait le front haut,
Il conduisait si bien sa fougueuse monture
Que chacun l'admirait et disait : Qu'il est beau!
Tout mouillés de sueur, tout couverts de poussière,
Nos cavaliers font halte et mettent pied à terre.
Ils entrent au stand et laissent leurs chevaux
Blancs d'écume piaffer, gardés par deux prévôts.
Vingt minutes après ils sortent l'œil en flamme
Restaurés. Le major mettait toute son âme
A clairement prouver à son supérieur
Qu'un parfait écuyer qui monte sans frayeur
Doit avoir le corps droit et d'aplomb sur la selle.....
Oh! je vous laisse bien votre mode nouvelle,
Reprit le commandant; pour moi je la combats
Et je veux en cela éviter, des soldats
L'aspect de pieux plantés que l'école allemande
Voudrait nous octroyer. Or, je vous le demande,
Quoi de plus dégagé, quoi de plus gracieux,
Que de suivre du corps les pas capricieux
D'un cheval bien dressé? S'incliner en cadence
N'est-ce pas là, major, la suprême élégance?
Un officier surtout, quand le coursier bondit
Doit conserver son corps savamment arrondi;
Cela donne cet air d'assurance parfaite
Qui pour le chef est tout. . . . . .
. . . . . Le son de la trompette
Jetant aux peupliers un rappel éclatant,
Les rires des buveurs et le tambour battant,
Firent que je n'en pus entendre davantage
Et connaître en dernier ressort,
Qui, du noir commandant, ou bien du blond major
Avait remporté l'avantage.
. . . . . .
J'avais quinze ans alors et je puis bien vous dire
De ce grave débat, ce qui m'en est resté;
C'est que le commandant à l'étrange sourire
Avait un très grand tort: celui d'être voûté . . . .

Thermes de Lessus, février 1869. L. Croisier.

Coumin on étranlié les baûx.

Tot lou mondou cognai lou bon veladzou io les bordza interrant les taupés et les mulots tot vis por les punir dé lau ravâdzoûs. Les päysans dé sti veladzou sant ti tant por lau borsa, que rein ne chau dé lau mésons qué la foumare, et se n'avant pas poire de s'étoffa, ye boutzérant oncora lou perte dé la tzemena.

Portant, les dzouvenés dzens se décidant dé féré onna fita; mâ gâre les aragnés, in trovérant dais bin villiés. Cen que inquiétavé lou mé noutré bounés dzens, l'iré onna tièta d'herba que cressâ chu la corniche dé la tô dé l'église, à veint pi dé hiaut, et por la bounna façon, ye failliai féré disparétré la tièta, mâ coumeint?

Je sé trauvé pertôt dai malins coo per lou mondou; d'apri la proposechon dau Syndiquou, lou Conset-generat décidé : que les sougniaux audrant mettré duvé cordés vers les lliotzés, épu lés étatzi au cou dau baû dé coumon; lou quetalla tanquié à la corniche, metzi l'herba et lou vailé réparti!

Je failliai bin dau mondou car lou bolet l'iré pésant, mâ si trova prau mondou dé bouna volonta por quetalla lou bolet, l'afféré martza bin on momeint, car lou Syndicou criavé tot dzoiau : vouaiti va! lou bau comment cen l'ai va, ye trai dza la langua, du tot lien d'au tant que l'é benése!

L'hussier répond, ah! c'est que ye chen dza l'herba; mâ vouaidé-vo? ye lâ dai compliments, n'a pas prau fan; rédéquetala-lou, quand l'arait fan nous lou réquetalérint.

Dinche fut de, dinche fut fé; lou vailé réparti per lou plian pi! mâ! oh! malheur! lou baû l'iré bâ, peindeint que créiant que lou baû traisa la lengua por aspira l'herba, ye l'étranliavant, tot bounnament.

La fita fut rinvouia, et noutré zavarou régrettant adi lau bolet, à se bin qué l'herba que l'a fallu laissi chu la corniche dé la tô. A. C.-D.

A propos du passage du Simplon, voici ce qu'on lit dans le *Monde illustré* de Paris :

« Sous le régime de la voie terrestre, l'inconvénient de ces barrières (les Alpes) se faisait moins ressentir que le nouveau régime des voies ferrées. Les trois passages ouverts sur le Mont-Cenis, qui réunit l'Italie à la France, au centre le Simplon, et à l'Est, vers la Prusse, le Lukmanier, suffiraient au besoin des relations, etc. »

Le Lukmanier vers la Prusse! Décidément rien n'est impossible à ces journalistes parisiens. Sous leur plume magique, les fleuves changent de cours et les montagnes sont déplacées comme par enchantement. On se dirait au temps de Gargantua.

Les chercheurs de trésors.

II.

Huit jours plus tard, on vit arriver au village une troupe de cavaliers envoyés à la recherche des deux pèlerins. Ces cavaliers ayant appris qu'ils étaient morts tous deux, racontèrent aux paysans que le plus jeune des pèlerins, celui qui était mort dans l'ermitage, était ni plus ni moins la fille d'un des comtes les plus riches du pays. Ses parents ayant voulu la contraindre à épouser un seigneur qu'elle n'aimait point, elle avait pris la fuite avec un chevalier, peu fortuné il est vrai, mais pour lequel elle avait la plus tendre inclination. »

Ici finit l'histoire. Nous avions tous prêté l'oreille au récit du boulanger. Il fit, sur les quatre joueurs dont j'ai parlé, une

impression si vive, qu'ils se regardèrent d'un air significatif, oublièrent leur jeu, se parlèrent à l'oreille et ne recommencèrent pas leur partie.

« Je ne saurais dire pour sûr, poursuivit le boulanger, si c'est là une légende ou bien une histoire véritable. Mon grand-père me l'a racontée comme un fait certain. Ce qu'il y a de positif, c'est que des traces attestent évidemment qu'on a déjà creusé pour trouver le trésor; tout comme il est démontré que les recherches tentées sont restées jusqu'ici sans succès. Peut-être les chercheurs n'ont-ils pas bien su la manière dont on doit s'y prendre. Mais sur ma foi, si quelqu'un pouvait parvenir à le trouver, il ferait là une belle capture ! »

Plusieurs des assistants se mirent à rire, en disant qu'il y avait là vraiment de quoi allécher des amateurs.

Nos joueurs gardaient le plus profond silence. Les cartes restaient en désordre sur la table, et aucun d'eux ne paraissait disposé à les reprendre. Sommer, absorbé dans ses pensées, n'entendait et ne voyait plus rien de ce qui se passait dans la chambre.

A dix heures du soir, les autres habitués regagnèrent leur demeure. Il ne resta que nos quatre joueurs qui se firent servir chacun un petit verre d'eau-de-vie. Le boulanger qui aimait fort dormir assis, se plaça dans son fauteuil où il se livra à un profond sommeil, tandis que notre quatuor jasait. Ces derniers, le voyant endormi, ne se gênèrent plus, et continuèrent leur conversation à haute voix. Il s'agissait, tout naturellement, du trésor de l'ermitage, trésor dont chacun des intéressés avait déjà plus ou moins entendu parler. Jochem prétendit que la chose était dangereuse, puisque, d'habitude, c'est le diable qui garde les trésors de cette nature. « Il est dangereux de mettre la main à cette entreprise », ajouta-t-il, « car le diable ne badine pas et s'entend à merveille à tordre le cou à ceux qui entament une affaire avec lui. »

A l'ouïe de ces paroles, Sommer se mit fort en colère; il dit rudement à Jochem : « tu es un lâche ! Pour moi je n'ai peur ni du diable ni de sa grand-mère, et quant à ce qui est de ce trésor, il ne m'échappera point, dussé-je aller tout seul pour le chercher ! »

« Non, non ! s'écrièrent ses camarades, nous te suivrons, mais..... »

« Vous êtes tous des poltrons, poursuivit Sommer, que ferais-je de votre compagnie ? »

Comme il achevait ces mots, la porte du cabaret s'entr'ouvrit, et on vit paraître la tête d'un voisin de Sommer qui lui dit avec raillerie et mépris : « tu iras avec eux ! » — « Il n'y manque plus que toi Liener, ! » s'écria Sommer, qui reconnut dans le visiteur importun un de ses voisins contre lequel il avait une pique. — « Me voilà, » dit Liener en se présentant hardiment, d'un air de défi. « J'ai bien pensé », poursuivit-il avec dédain, « que le noble quatuor se trouvait encore ici, alors que tout le monde s'est retiré. »

« Que viens-tu faire ici ? » demanda Jochem avec emportement.

— Je viens aider les chercheurs de trésor ! répondit Liener, avec un superbe dédain. Comme je suis le voisin de Sommer, les sorciers tourmentent mon bétail, seulement je n'ai pas, comme lui, de l'argent pour les chasser.

Sommer était un homme violent et emporté. Chaque parole de Liener était pour lui un coup d'éperon. Il se leva en furie et saisit Liener. Mais Liener était plus fort que lui. « Aidez-moi, frères », s'écria Sommer, « aidez-moi à le jeter dehors ! » Les trois camarades se levèrent comme un seul homme, et, avant qu'on eût eu le temps de compter deux, Liener descendait l'escalier la tête la première. Le cabaretier, qui voulut empêcher la chose, faillit subir le même sort.

L'escalier ne se composant que de quelques marches, Liener ne se fit aucun mal dans sa chûte. Il se releva promptement, et avant que les autres eurent regagné la chambre, il saisit par derrière Jochem, qu'il précipita en bas l'escalier en criant avec menaces et blasphèmes : « Où est le chercheur de trésors ? » Les trois autres se retournèrent et jetèrent Liener sur Jochem qui le reçut à coups de poing. Alors les quatre se réunirent contre l'agresseur commun, qui finit par être jeté hors de la maison, après avoir reçu une grêle de coups.

Là-dessus le quatuor quitta le cabaret et accompagna Sommer jusque chez lui, dans la crainte d'une nouvelle agression de Liener que l'on savait très vindicatif. Mais Liener s'était retiré en formant d'autres projets.

Il se passa un assez grand laps de temps dans un calme parfait et sans que rien fît prévoir si l'on donnerait suite à l'idée de chercher le trésor.

Toutefois ce calme n'était qu'apparent, et quiconque eût pu examiner le dessous des cartes, eût jugé les choses tout autrement. Déjà trois fois Sommer était allé chez la tireuse de cartes, se faire dire la bonne fortune, et, chaque fois, la vieille Lise lui avait annoncé qu'il serait bientôt riche, et que le projet qu'il avait en tête lui réussirait. C'était répandre de l'huile sur le feu. D'autre part, et dans le plus grand secret, Sommer avait fait tous les préparatifs que lui avait indiqués, comme nécessaires, le maître des basses-œuvres qui demeurait à une lieue de là et qui s'y entendait. Le bourreau, pour le nommer par son nom, avait entre les mains la prière de Christophe, prière indispensable pour enlever les trésors enfouis, parce qu'elle éloigne le diable et ses anges; il la prêta à Sommer contre bonne récompense; mais ce qui avait encore plus de prix, ce furent les renseignements qu'il lui donna de vive voix et qu'il se fit grassement payer. Sommer les écrivit dans le plus grand détail, et ainsi préparé, il se présenta au milieu de ses trois associés, auxquels il exposa avec la plus grande éloquence tout ce qu'il avait appris. Il leur dit qu'il avait une formule de conjuration, puis la prière de Christophe, édition authentique, et enfin qu'il connaissait exactement les divers accessoires indispensables, ainsi que les détails à observer. Notamment on creuse jusqu'à trois pieds de profondeur à l'endroit que la baguette devinatoire désigne en s'inclinant, comme étant le lieu où se trouve le trésor. On place au fond du creux une étoffe de soie noire, carrée, puis on met sur chacun des quatre coins de l'étoffe une pièce d'or, les quatre pièces d'or doivent être toutes de même valeur. Alors le trésor se soulève du lieu où les esprits l'ont enfoui, et quand on enlève le morceau d'étoffe de soie, tout le trésor se trouve dessous, au fond du creux.

Les trois compagnons de Sommer écoutèrent avec une attention religieuse ces instructions. Aucun d'eux ne douta de la vérité absolue de ce qu'il venait d'entendre, et un frisson leur passa à travers le corps. Sommer leur recommanda, comme chose essentielle, de ne plus ouvrir la bouche dès qu'ils s'approcheraient du lieu de l'opération. Tous se déclarèrent prêts à agir et il fut décidé qu'on se mettrait à l'œuvre la première nuit de nouvelle lune. Chacun promit de se procurer une pièce d'or comme Sommer l'avait indiqué; tous quatre s'associèrent pour acheter l'étoffe de soie dont chacun paya sa quote part séance tenante. On regarda comme spécialement de bonne augure, que la première nuit de nouvelle lune tombait sur un mardi, jour que les gens superstitieux regardent comme particulièrement propice. La veille du soir fatal eut lieu une dernière réunion chez Sommer, et là on prit les dernières mesures. Au coup de dix heures du soir, chacun des intéressés, muni d'une pioche et d'une pelle, devait quitter sa maison et se rendre au tilleul du bout du village. De là on se rendrait aux ruines de l'ancien ermitage, en observant la consigne, non seulement de ne point crier, mais encore de ne pas proférer, même une seule syllabe, sans quoi toute l'opération serait gâtée.

Il ne vint à l'idée d'aucun des associés qu'on eût pu écouter leur colloque en se tenant près de la fenêtre qui n'était point gardée et qui fermait à peine. Sommer lui-même, qui ne se fiait pas à son voisin Liener, ne songea nullement qu'il eût observé les quatre amis et prêté l'oreille à leur colloque. L'importance de la somme, la facilité avec laquelle on pensait l'acquérir, exerçait un empire énorme sur l'esprit des quatre associés, et surmontait les craintes et l'horreur qu'une telle entreprise devait leur inspirer, elle étouffait même les scrupules religieux qui se faisaient entendre au fond de leur cœur.

(La suite au prochain n°.)

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE